

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 10 (1889)
Heft: 5

Artikel: Expédition de Stanley de Yambouya à l'Albert-Nyanza
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-133628>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de notre origine, nous pussions rester indifférents et inactifs? Toutes les forces vives de la nation doivent être utilisées pour rendre la recette aussi abondante que possible. La magistrature, le clergé, les pouvoirs constitués, le commerce seront conviés à y apporter leurs concours. La France a donné; l'Angleterre, la Belgique sont gagnées; tous les peuples civilisés suivront le mouvement : Haïti ne doit pas, ne peut pas rester en arrière. »

EXPÉDITION DE STANLEY DE YAMBOUYA A L'ALBERT-NYANZA

Après avoir été pendant plus de dix-huit mois privés de nouvelles du chef de l'expédition anglaise envoyée au secours d'Émin-pacha, nous avons été pourvus, par le rapport adressé à son Comité et par des lettres à la Société de géographie de Londres, et à M. A. L. Bruce, son ami, à Édimbourg, d'une abondance de renseignements sur sa marche, sur le pays traversé, les obstacles rencontrés, etc. La plupart des journaux quotidiens en ont déjà publié des extraits. Nous ne pouvons pas ne pas résumer, pour nos lecteurs, cette exploration qui nous a fait connaître une région qu'aucun Européen n'avait encore traversée; mais, désirant, autant que possible, ne pas nous borner à répéter ce qu'ils peuvent avoir déjà lu dans leur journal, nous nous servirons surtout des détails donnés par Stanley à la Société de géographie de Londres, dans la lettre dont M. Scott Keltie, bibliothécaire de cette Société, a bien voulu nous communiquer le texte *in extenso*. Nous nous aiderons également du rapport publié par le *Times* et des cartes du *Mouvement géographique*, de Bruxelles, de MM. W. et A.-K. Johnston et de M. Stanford, à Londres, qui nous ont permis d'accompagner notre article d'un croquis sur lequel nos abonnés pourront suivre l'explorateur, du camp de Yambouya, sur l'Arououimi, jusqu'à Kavalli, au bord du lac Albert.

Son départ de Yambouya avait eu lieu le 28 juin 1887; son rapport au président du Comité de l'expédition de secours est daté de l'île de Boungangeta, le 28 août 1888, sa lettre à la Société de Londres des Rapides de Mariri, le 1^{er} septembre, et celle à M. Bruce, de S. Mupé, le 4 septembre; ce sont donc les travaux de plus de quatorze mois que ces documents mettent sous nos yeux; en outre, il y a des lettres écrites par Stanley au commandant de l'arrière-garde, le major Barttelot, resté au camp de Yambouya, pour indiquer à celui-ci la route à prendre, lui signaler les dangers à éviter, les endroits où il serait sûr de

trouver des provisions pour ses gens, etc. Malheureusement, les porteurs de ces lettres ne purent les faire parvenir à destination, arrêtés qu'ils furent par les Arabes, le fléau de cette partie de l'Afrique comme de bien d'autres. C'est à eux, comme le fait remarquer avec raison sir Francis de Winton, président du Comité de l'expédition de secours, que doit être attribué le silence qui a mis en angoisse pendant si longtemps les amis de Stanley et qui a été la cause de l'assassinat du major Barttelot.

C'était pour éviter les Arabes que Stanley avait renoncé à la route ordinaire de Zanzibar à l'Albert-Nyanza, par Tabora, l'Ou-Ganda et l'Ou-Nyoro, et pris la voie du Congo et de l'Arououimi. Et, pour son malheur et celui d'un grand nombre de ses hommes, il les retrouva bien vite sur son chemin, et sous les mêmes traits sous lesquels ils sont connus dans l'Afrique orientale : destructeurs des populations au milieu desquelles ils pratiquent la chasse à l'homme, et ennemis des caravanes organisées par des Européens.

Avant de se mettre en marche, Stanley avait établi à Yambouya, immédiatement au-dessous des premiers rapides de l'Arououimi, un camp retranché entouré de palissades, et nommé commandant le plus âgé des officiers qui l'accompagnaient, le major Barttelot. Celui-ci devait rester à Yambouya jusqu'à l'arrivée des steamers de Stanley-Pool, ayant à bord les officiers, les hommes et les marchandises de l'arrière-garde. Quand les porteurs promis par Tipo-Tipo seraient arrivés, il devait s'avancer, avec ses hommes, sur les traces de Stanley, qui aurait soin de marquer son passage par des arbres incendiés, par ses campements et ses zéribas.

Ce fut, nous l'avons dit, le 28 juin 1887, que la colonne d'avant-garde quitta ce camp retranché. La situation en est indiquée par 1°17' lat. N. et 25°8' long. E. Le point que Stanley se proposait d'atteindre sur le lac Albert est Kavalli, situé par 1°22' lat. N. et 30°30' long. E. La distance, en ligne directe, entre les deux points, est de 515 kilom. Il n'avait pas été possible de se procurer des renseignements sur l'intérieur du pays à parcourir, les natifs étant trop sauvages et trop timides envers les étrangers. La caravane comptait 389 hommes; elle emportait avec elle un bateau en acier de 9^m de long sur 2^m de large, environ trois tonnes de munitions et plusieurs tonnes de conserves, de provisions, etc. Outre les porteurs de ces marchandises et des bagages, il y avait une réserve de 180 surnuméraires, dont la moitié portaient, en sus de leurs fusils Winchester, des haches pour se frayer un passage dans la forêt.

En quittant Yambouya, le chemin était encore passable, mais bientôt commencèrent les difficultés créées par la végétation de lianes variant de 1 à 35 centimètres d'épaisseur, s'enlaçant en arceaux à travers le sentier, formant parfois une sorte de forêt basse et épaisse sur les emplacements d'anciennes clairières, où il fallait s'ouvrir un chemin la hache à la main. La forêt vierge offrait moins d'obstacles, mais l'atmosphère en était lourde, insalubre, il y régnait une obscurité profonde, augmentée chaque jour par les épais nuages chargés de pluie qui caractérisent cette région forestière.

Le lendemain du départ, la colonne campa à Yankondé, village populeux, vis-à-vis des rapides. La rivière venant d'une direction trop septentrionale, Stanley prit un sentier à travers des champs de manioc et atteignit bientôt un chemin conduisant d'un village à un autre. Mais alors il eut à faire l'expérience de toutes les ruses des natifs dans leurs combats contre les étrangers. Très souvent le sentier était semé de cavités peu profondes, remplies de pointes aiguës, recouvertes de larges feuilles. Pour ceux qui marchaient nu-pieds, la souffrance était terrible. Souvent la pointe transperçait le pied de part en part ; parfois la tête en restait dans le pied, et il en résultait des plaies gangréneuses. Dix des hommes de Stanley en furent estropiés au point d'être mis hors de service. A l'approche de chaque village se trouvait une route toute droite, d'une centaine de mètres de long et de quatre mètres de large, sans broussailles, mais hérissée de ces pointes, soigneusement et habilement dissimulées. Le vrai sentier faisait un long détour, tandis que la route se présentait sous l'aspect le plus séduisant ; elle était si droite, si courte ! A l'entrée du village se tenait une sentinelle, prête à battre le tambour et à donner l'alarme pour que chaque indigène prît ses armes et vînt se placer à l'endroit qui lui avait été assigné pour décocher ses traits à la première occasion. Les natifs mettaient même le feu à leurs villages et, sous un nuage de fumée, attaquaient les éclaireurs. Toutefois, malgré leur attitude hostile, aucun des hommes de Stanley ne fut tué ; néanmoins, le nombre des blessés fut considérable.

Le 5 juillet, la colonne rejoignit la rivière, et comme celle-ci semblait n'avoir point de rapides en cet endroit, Stanley fit mettre à l'eau le bateau avec 40 charges. Cette embarcation lui rendit des services inappréciables, en lui permettant de transporter non seulement les boiteux et les malades, mais encore environ deux tonnes de marchandises, aussi, dans sa première lettre au major Barttelot, écrivait-il : « Si je devais recommencer, je rassemblerais des canots aussi grands que possible, je

les munirais de rameurs en nombre suffisant et les chargerais des malades et des marchandises. Entre Yambouya et Mougouyé, les canots sont nombreux et assez grands. Malheureusement les Zanzibarites sont de pauvres rameurs. Dans ma troupe, il n'y a guère que 50 hommes qui sachent pagayer. Sur trois jours, on peut en faire deux par eau et un par terre. »

Jusqu'au milieu d'octobre, la colonne serra de près l'Arououimi; les souffrances de l'expédition, la continuité de la forêt, les nombreux méandres, la vase, l'atmosphère insalubre, les pluies incessantes, l'humidité perpétuelle, ne permettaient pas de s'éloigner de la rivière; au moins était-on certain de trouver des vivres; on ne pouvait manquer de rencontrer sur ses bords des établissements où il serait possible de se procurer des provisions. Dans cette partie de son cours, l'Arououimi a encore une largeur de 500^m à 900^m. Çà et là apparaissent une île ou un groupe d'îlots, rendez-vous de pêcheurs de coquillages. Les monceaux d'écailles y abondent; sur une île, Stanley en a mesuré un de 30^m de long, de 4^m de large à la base et de 1^m,50 de haut. Les mouches, les insectes, les papillons, sont innombrables. Aux rapides de Mariri, d'où il écrivait le 1^{er} septembre sa lettre à la Société de Londres, les papillons l'enveloppaient en battant des ailes comme pour approuver ce qu'il en disait. Des nuées de ces lépidoptères traversaient chaque jour la rivière pendant des heures entières.

A chaque contour du fleuve s'élevait un groupe de huttes coniques; parfois les villages s'étendaient à la file, comptant des milliers d'indigènes; ainsi, par exemple, ceux des tribus des Ba-Nalya, des Ba-Koubana, des Bou-Ngangeta. L'abondance y régnait lorsque Stanley y passa pour la première fois. Mais plus tard, les Arabes s'avancèrent jusque-là, détruisirent les villages et les plantations, et ce qu'ils avaient épargné fut détruit par des troupes d'éléphants. Le 9 juillet, la colonne atteignait les rapides de Gwengweré, district populeux, où Stanley vit une couche d'écailles de coquillages recouverte d'un terrain d'alluvion de un mètre d'épaisseur. Combien de siècles se sont écoulés depuis que les anciens indigènes se nourrissaient de ces bivalves? Quels noms portaient-ils et où chercher leurs descendants? Des tribus ont passé comme une vague sur cette région ainsi que sur d'autres. Ces villages, si rapprochés les uns des autres, abritent néanmoins quantité de petites tribus. Aux rapides de Gwengweré, par exemple, se rencontrent des Ba-Koka, des Ba-Gwengweré; un peu en amont, des Ba-Poupa, des Ba-Ndangi et des Ba-Nali; dans une île, des Ba-Mbaloulou et des

Ba-Bourou; ceux-ci, d'ailleurs, sont répandus sur un territoire considérable; ils donnent à l'Arououimi le nom de Loubali.

Généralement les matins étaient âpres et sombres; le ciel, couvert de nuages lourds et menaçants; ou bien, un épais brouillard enveloppait tout, pour ne se lever qu'à 9 heures, parfois même à 11 heures seulement. Alors, rien ne bougeait; les insectes dormaient; un silence de mort régnait dans la forêt; la rivière, assombrie par des murailles impénétrables de végétation, était muette comme le tombeau. Quand la pluie ne succédait pas à cette obscurité et que le soleil perçait les masses de vapeurs, alors la vie s'éveillait partout: les papillons folâtraient dans les airs, un ibis solitaire donnait un signal d'alarme, un oiseau plongeur traversait la rivière, la forêt se remplissait d'un murmure étrange, et le tambour se faisait entendre, les indigènes à la vue perçante avaient aperçu l'expédition, ils vociféraient des provocations, les lances étincelaient, les passions hostiles s'enflammaient.

Le 17 juillet, Stanley campait aux rapides de Mariri, où il s'arrêtait de nouveau treize mois et demi plus tard; au delà se trouve en grand nombre les Moupé, établis sur les deux rives du fleuve. Jusqu'ici, la rivière n'a pas de cataracte proprement dite; les rapides sont causés par des écueils de rochers au travers desquels l'eau s'est frayé un passage. Néanmoins, il est nécessaire de suspendre la navigation, de décharger les bateaux pour les transporter, ainsi que les munitions et les bagages, par terre, en amont des rapides. Viennent ensuite ceux de Bandeya, que l'on atteint le 25 juillet, après avoir traversé les territoires des Ba-Loulou, des Ba-Tounda, des Bou-Mbwa et des Bou-Ambouri. Au nord, à l'intérieur, sont les Ba-Toua; à l'est, les Mabode; au sud, les Bou-Ndiba, les Bi-Nyali et les Ba-Kongo.

En signe de paix, les natifs jettent de l'eau en l'air avec la main ou avec une pagaie et la laissent retomber sur leur tête. A les en croire, ils souffraient tous de la famine; il n'y avait chez eux ni blé, ni bananes, ni cannes à sucre, ni volailles, ni chèvres, ni rien de semblable. Le fil de laiton, les cauries, la verroterie, paraissaient n'avoir aucun attrait pour eux, parce que, disaient-ils, n'ayant point de vivres, ils ne pouvaient pas acheter ces objets. Si Stanley eût ajouté foi à leurs paroles, tous ses gens seraient morts de faim; trois épis de blé leur eussent coûté une poignée de fils de laiton; un poulet, cinq fois la même quantité. A Mougouyé, en amont des rapides de Bandeya, se trouvait un groupe de sept villages entourés de plantations de bananiers, de champs de manioc, de plusieurs kilomètres carrés. L'expédition perdit un jour

entier à supplier, à marchander des vivres à des prix très élevés, et un tiers des hommes de la caravane n'obtinrent, pour leurs cauries et leurs fils de laiton, que trois épis de blé chacun. En amont de Mougouyé sont les chutes de Panga, de 10^m de hauteur, puis viennent les rapides de Negambi, au delà desquels la colonne atteint le village d'Aveycheba, non loin de la cataracte que la Népoko, de 300^m de large, forme à son confluent avec l'Arououimi. Stanley s'efforce d'obtenir des renseignements des natifs, mais d'abord ceux-ci se montrent très soupçonneux et enclins à mentir; cependant, une fois les relations établies, ils recouvrent leur bonne humeur et semblent donner les informations qui leur sont demandées. L'un d'eux rapporte qu'il existe à l'E.-N.-E. un grand lac, nommé le Nouma ou Ouma, à l'endroit où la Népoko et la Mwellé se réunissent. « Les indigènes, » dit-il, « emploient deux jours pour le traverser. Au milieu se trouve une île remplie de serpents. » Stanley aurait beaucoup aimé à voir ce lac, dans la pensée que la navigation en serait plus facile que la marche à travers la forêt vierge. Mais au bout de deux jours il découvrit que ce n'était qu'une fable; jamais il n'entendit plus parler du Nouma ni d'aucun autre lac dans la région des forêts.

Les rapides de Negambi marquent la limite entre deux sortes d'architecture. En aval, les huttes sont coniques; en amont, les villages sont composés de huttes carrées, entourées de gros troncs de rubiacées, qui forment des cours séparées et servent de fortification; défendu par des gens armés de carabines, un de ces villages ne pourrait être enlevé que par une troupe très forte.

Les natifs ont été obligés de prendre beaucoup de précautions contre les flèches empoisonnées en usage dans cette région. Ils attaquèrent le camp de Stanley, pensant que leurs provisions de traits empoisonnés leur procurerait l'avantage. Lorsque le poison est frais, il est en effet mortel. Le lieutenant Stairs et cinq hommes furent blessés. La blessure du premier fut faite par une flèche dont vraisemblablement le poison était sec. Au bout de trois semaines environ, il entra en convalescence, quoique la plaie ne fût pas encore cicatrisée. Un autre homme reçut une légère piqure au poignet, cinq jours après il mourut du tétanos; un autre fut blessé aux muscles du bras près de l'épaule, il expira quelques jours après le précédent; un quatrième fut blessé légèrement à la gorge, il expira le septième jour, aussi du tétanos. Stanley chercha d'où pouvait provenir ce poison si mortel. Lorsqu'il revint à Aveycheba pour rejoindre la colonne d'arrière-garde, il trouva dans des huttes

plusieurs paquets de fourmis rouges desséchées. Il apprit alors que les corps de ces fourmis, séchés et réduits en poudre, cuits dans l'huile de palme et frottés sur les pointes des flèches, fournissent le poison mortel qui lui avait fait perdre tant de braves gens dans de si cruelles souffrances. On peut faire quantité de poisons avec les insectes de cette région, par exemple avec la grande fourmi noire, dont la morsure cause de grosses ampoules ; la poudre de petites chenilles grises mêlée avec le sang causerait une torture mortelle ; certaines araignées d'un pouce de long, couvertes d'aiguillons douloureux au toucher, produiraient des blessures dont la seule pensée donne le frisson. Les indigènes préparent ces poisons dans les bois ; il leur est interdit de les faire cuire près d'un village, ils allument leurs feux dans la profondeur des forêts, et y fabriquent le fatal venin auquel l'énorme éléphant lui-même ne résiste pas. Les natifs en enduisent leurs flèches dans la forêt, et lorsqu'ils en ont recouvert les pointes de feuilles fraîches, ils sont prêts pour la guerre.

Les espèces d'abeilles sont tellement diverses dans cette contrée qu'elles fourniraient la matière d'un volume ; il en faudrait plusieurs pour décrire la multitude d'insectes curieux qu'on y rencontre. D'autre part les tiques, les cousins de toutes sortes mirent au supplice les membres de l'expédition ; ils s'attendaient à rencontrer les cannibales les plus féroces, mais n'étaient nullement préparés aux horreurs que recélait la forêt de l'Afrique centrale.

Les bords des rivières, couverts de bois depuis le Congo jusqu'à la Népoko, sont uniformément bas ; çà et là ils s'élèvent à une hauteur d'une douzaine de mètres ; mais en amont de la Népoko, les montagnes deviennent plus fréquentes, les palmiers sont plus nombreux, les forêts présentent les grands arbres au tronc blanc qui caractérisent les pentes du bas Congo. Les indigènes ont un singulier procédé pour les éclaircir : ils font une plateforme à 5 ou 6^m du sol, puis ils coupent, par centaines, les arbres à cette hauteur. A première vue on pourrait s'imaginer que l'on a devant soi une cité de temples en ruine.

En amont de la Népoko, la navigation devient plus difficile, les rapides plus fréquents, on rencontre en outre deux chutes considérables. Le terrain monte constamment jusqu'à 650 kilom. au delà de Yambouya ; là, la rivière resserrée par les parois verticales d'un canon n'a plus que 100^m de large. Dans toute la région forestière, quelles que soient les diversités du relief du sol, la forêt revêt tout : pics, montagnes, vallées, plaines ; nulle part elle ne s'interrompt si ce n'est dans les clairières faites par la main de l'homme.

Pendant quelques jours encore l'expédition s'efforça de remonter l'Arououimi, mais enfin il ne fut plus possible de lutter contre le courant. On déchargea les canots et le bateau ; la caravane fut passée en revue ; mais les hommes en étaient tellement affaiblis physiquement qu'ils ne pouvaient plus porter les charges. Des ulcères, la famine, la dysenterie avaient miné les forces du plus grand nombre. Tout le mois d'octobre fut employé pour atteindre le campement de Kilinga-Longa, d'où des secours furent envoyés à ceux qui avaient dû être laissés en arrière. Si l'expédition avait eu lieu une année plutôt, en 1886 au lieu de 1887, elle aurait trouvé abondance de vivres jusqu'à l'Albert-Nyanza. Mais les Arabes, ou plutôt deux Arabes et leurs partisans avaient dévasté une immense région. Le premier est Ougarroua, ancien domestique attaché au service des tentes de l'explorateur Speke, ayant à ses ordres un détachement de Manyémas, le second Kilinga-Longa, esclave zanzibarite appartenant à Abed-ben-Salim, vieux chef arabe, dont Stanley a raconté les exploits sanguinaires dans *Cinq années au Congo*. De 389 personnes que l'expédition comptait en quittant Yambouya, elle en avait perdu 66 par la désertion ou la mort avant d'arriver à Ougarroua où elle dû laisser 56 malades. Les 267 restants continuèrent leur marche jusqu'à Kilinga-Longa, ne se nourrissant que de fruits sauvages, de champignons et d'une sorte de noix ayant l'apparence d'une fève. Les esclaves d'Abed-ben-Salim firent tout ce qu'ils purent pour ruiner l'expédition, achetant aux hommes de Stanley leurs fusils, leurs munitions, leurs vêtements, en sorte qu'au moment de quitter cette station, ils étaient dans le dénuement le plus absolu.

De Kilinga-Longa, situé par 1° 6' lat. nord, l'expédition se dirigea, à travers un pays dévasté où les Arabes n'avaient pas laissé debout une seule hutte indigène, en ligne presque directe vers Ibouiri, par 1° 20' lat. N., à 1200^m au-dessus de la mer, puis vers le mont Pisga par 1° 21' lat. N. d'où elle aperçut pour la première fois la région des prairies : les indigènes appartiennent à la tribu des Ba-Kounou, qui habitent jusqu'aux Stanley-Falls. Les villages consistent en une seule rue de 10 à 20^m de large, flanquée de huttes attenant les unes aux autres, de même forme et de même hauteur. C'est comme une seule hutte de 200 à 300^m et même 400^m de long, identique d'un bout à l'autre.

Une fois sortie de la région envahie par les Arabes et leurs partisans, l'expédition trouva des vivres en abondance, ses hommes recouvrèrent leurs forces perdues ; mais il n'en restait plus que 173 de valides. Après 160 jours passés dans l'ombre des forêts, ils entrèrent, le 5 décembre,

dans la plaine herbeuse. Le 6 ils traversèrent un bras de l'Itouri — nom donné à l'Arououimi à partir du confluent de la Népoko — et le 9, l'Itouri lui-même qui a ici 125^m de large; enfin, après avoir eu à repousser les attaques des indigènes, ils aperçurent, le 13, d'une hauteur de 1500^m, par 1° 20' lat. N., l'Albert-Nyanza à 880^m au-dessous d'eux. Kavalli, l'objectif de l'expédition apparaissait à 9 kilom. à vol d'oiseau dans le lointain. L'extrémité du lac était à environ 10 kilom. plus au sud. Toutes les découpures de la côte basse de la partie orientale du lac étaient parfaitement visibles. Le Laniliki, tributaire venant du sud, sillonnait la vallée comme un filet d'argent. Dans son cours supérieur, l'Itouri semble courir parallèlement au lac Albert. Stanley estime que ses sources doivent se trouver près du groupe de montagnes auxquelles ont été donnés les noms de Schweinfurth, de Junker et de Speke. Sa longueur totale serait de 1300 kilom.

Le 14 décembre, à 9 h. du matin, l'expédition atteignait l'angle S.-O. du lac, dans le voisinage de Kakonga, dont les indigènes, prévenus contre toutes les tribus du S.-O., cherchèrent à éloigner les nouveaux venus. Aucun arbre ne se présentait qui permît de construire une embarcation pour gagner l'extrémité nord du lac. Stanley dut revenir sur l'Arououimi jusqu'à Ibouiri, où fut construit le fort Bodo, et d'où le lieutenant Stairs, avec une centaine d'hommes, se rendit à Kilinga-Longa, afin d'en ramener le bateau et les marchandises qui y avaient été laissés. Puis, lorsque Stairs les eut amenés, Stanley l'envoya encore à Ougarroua pour y prendre les convalescents. Le 2 avril la marche fut reprise dans la direction du lac Albert; aucune difficulté ne se présenta plus; les chefs firent avec Stanley l'échange du sang; le bétail, les chèvres, les moutons et les poules, lui furent fournis si abondamment que ses gens vécurent comme des princes.

A une journée de marche du lac, des indigènes venant de Kavalli rapportèrent qu'un homme blanc avait envoyé chez leur chef une lettre qu'ils étaient chargés de remettre à Stanley; elle était signée du Dr Emin, et priait Stanley de l'attendre à l'endroit où il était. Le bateau fut mis à flot le 23 avril, M. Jephson s'y embarqua avec une escouade d'hommes et arriva le 26 à la station de Msoua, le plus méridional des postes égyptiens d'Emin-pacha; il y fut reçu par la garnison avec la plus grande cordialité. Il en ramena Emin-pacha et Casati le 29 avril. Un campement fut établi à trois kilomètres au-dessus de Nyam-Sassié et Stanley y demeura jusqu'au 25 mai.

Pendant ce séjour, il apprit que le pacha a sous ses ordres deux

bataillons de réguliers; le premier composé de 750 carabiniers qui occupent : Dufilé, Honyu, Laboré, Muggi, Kirri, Bedden, Rejaf; le second, de 640 hommes stationnés à Wadelai, Fatiko, Mahagi, Msoua, ce qui constitue une ligne de communications d'une longueur d'environ 330 kilom. le long du lac Albert et du Nil. Dans l'intérieur, à l'ouest du Nil il y a trois ou quatre petits postes; soit en tout 14 stations. En outre, il commande à une force assez respectable d'irréguliers : matelots, artisans, commis, domestiques; en sorte que s'il s'était décidé à quitter la province de l'Équateur, il aurait eu à emmener avec lui environ 8000 personnes, y compris des femmes et des enfants. Stanley s'efforça de lever les objections au départ relativement aux difficultés du voyage pour ces derniers, et aussi au risque de manquer de provisions pour tant de monde. Un moment Émin-pacha parut ébranlé. Mais la crainte de voir la province dans laquelle il a maintenu l'ordre jusqu'à maintenant tomber dans l'anarchie lui fit renvoyer toute décision jusqu'au moment où Stanley reviendrait de Yambouya, où il voulait aller chercher les munitions et les provisions qui y étaient restées.

Avant de redescendre avec lui vers l'Arououimi, mentionnons ce qu'il dit d'une haute montagne qu'il aperçut le 25 mai 1888, au moment où les soldats d'Émin-pacha, rangés en ligne, allaient saluer son départ de l'Albert-Nyanza. Un de ses porteurs s'écria : « Voyez quelle grande montagne, elle est couverte de sel ! » Ce doit être, pense-t-il le Ruwenzori, que les indigènes disaient avoir quelque chose de blanc comme le métal de sa lampe. Il en estime la distance, du point où il était, à 80 kil., et la hauteur à 5000^m ou 5500^m. Il ne serait pas impossible que ce fût le Gordon-Bennet, dans le Gambaragara; toutefois, il y a deux raisons qui lui inspirent des doutes à cet égard. D'abord, il trouve cette montagne située un peu trop à l'ouest par rapport à la position du Gordon-Bennet telle qu'il l'a indiquée en 1876; en second lieu, il n'a pas vu, alors, de neige sur ce dernier. En outre le Gordon-Bennet avait l'apparence d'un cône parfait, tandis que le Ruwenzori est une montagne oblongue dont le sommet a l'apparence d'un plateau, avec deux contreforts s'étendant l'un au N.-E. l'autre au S.-O.

Revenons à la marche de Stanley vers l'Arououimi. Émin-pacha lui avait donné trois de ses irréguliers et 102 indigènes de la tribu des Madi comme porteurs. La route étant connue, il ne mit que 14 jours pour franchir l'intervalle entre le camp de Nyam-Sassié et le fort Bodo, où il trouva MM. Nelson et Stairs, ce dernier arrivé d'Ougarroua, le 2 avril, ramenant avec lui seulement 16 hommes des 56 malades qui y avaient

été laissés. Les 40 autres étaient morts. Les courriers que Stanley avait envoyés avec des lettres pour le major Barttelot avaient quitté Ougarroua le 16 mars pour Yambouya.

Quant au fort Bodo, il était dans un état prospère; une étendue de dix acres environ avait été mise en culture; le maïs était récolté et l'on recommençait à planter. Stanley laissa au fort une garnison de 59 hommes, sous le commandement du lieutenant Stairs, avec Nelson pour second et Parke comme médecin. Le 24 juin il arrivait à Kilinga-Longa et le 19 juillet à Ougarroua, station devenue déserte par le départ de son chef qui, après avoir amassé tout l'ivoire possible, avait descendu la rivière trois mois auparavant. Il l'atteignit le 10 août, à la tête d'une flottille de 57 canots, avec lesquels se trouvaient les courriers envoyés au major Barttelot; ils avaient été attaqués, portaient sur leurs corps des traces de blessures de flèches; plusieurs avaient été tués.

Une semaine plus tard Stanley atteignait Bonalya où il rencontra la colonne d'arrière-garde commandée par M. Bonny, qui lui apprit le désastre de Yambouya et la mort de Barttelot. Du lac Albert à Bonalya, il n'avait perdu que trois hommes dont l'un par désertion.

En résumé la région forestière traversée par l'expédition s'étend, de l'ouest à l'est, de l'embouchure de l'Arououimi dans le Congo par 24° 40' jusqu'au 30° environ de longitude E., et du sud au nord, de Nyangoué jusqu'à la frontière méridionale du pays des Mombouttou. Stanley estime que la superficie du territoire complètement couvert par la forêt est d'environ 640.000 kilom. carrés.

Le pays descend en pentes douces depuis le plateau qui domine l'Albert-Nyanza, à 1650^m, jusqu'au Congo à 420^m.

Quant au lac Albert, Stanley croit qu'il y a un siècle ou peut-être davantage, il devait avoir une vingtaine de milles de plus de longueur, et que, vis-à-vis de Mbakovia, il était beaucoup plus large que maintenant. Après l'enlèvement des barrages qui obstruaient le Nil en aval de Wadelai, il s'est rapidement retiré et il se retire encore, au grand étonnement d'Émin-pacha qui a vu le lac tel qu'il était il y a 7 ou 8 ans. Des îles, dit-il, qui étaient situées près de la côte occidentale sont maintenant réunies à la terre ferme, et sont occupées par des villages indigènes.

De Nyam-Sassié à Mbakovia, la couleur des eaux indique une faible profondeur: elle est brune, limoneuse, comme celle d'une rivière coulant à travers un terrain d'alluvion.

Jusqu'à présent Stanley ne sait pas si le lac découvert par lui en 1876

appartient au Nil ou au Congo ; il incline pour le dernier. En revanche, ce dont il est sûr, c'est que ce lac n'a pas de rapport avec l'Albert-Nyanza. Les pentes du Ruwenzori fournissent une partie des eaux du Laniliki, le reste doit venir du plateau au S.-O. et à l'ouest.

Les tribus qui habitent la forêt et la vallée de l'Itouri sont indubitablement cannibales. Entre la Népoko et la région des prairies les populations naines sont très nombreuses. On les appelle les Wamboutti. Les gens d'Émin-pacha les assimilent aux Tikki-Tikki qui habitent plus au nord. On en trouve peu au sud de l'Itouri. Stanley croit avoir vu environ 150 villages ou campements de ces nains : ils sont voleurs, très habiles à tirer de l'arc ; l'expédition en a acquis la certitude à ses dépens.

En terminant nous ne faisons que mentionner la dépêche datée de San Thomé, 3 avril, adressée par le gouverneur général à Boma au gouvernement de l'État du Congo à Bruxelles, portant que : « D'après des rumeurs arabes circulant aux Stanley-Falls et transmises de là, le 21 février, Stanley et Émin sont signalés en marche vers Zanzibar avec plusieurs milliers d'hommes, femmes et enfants et 6000 défenses d'ivoire. » Après les déclarations d'Émin-pacha à Stanley, et l'état d'effervescence où se trouve l'Afrique orientale, de l'Ou-Ganda à Zanzibar, ces rumeurs nous paraissent tellement étranges que, jusqu'à plus ample informé, nous les considérons comme fort invraisemblables.

Quoi qu'il en soit les résultats de l'expédition de Stanley, au point de vue de l'exploration de l'Afrique, enrichiront la science géographique de connaissances absolument nouvelles. Il sera désormais possible de se représenter avec assez de précision la configuration de l'immense région qui s'étend du coude nord du Congo jusqu'à la partie septentrionale du plateau qui sépare le bassin de ce fleuve d'avec celui du Nil.

BIBLIOGRAPHIE ¹

Théophile Jousse. LA MISSION FRANÇAISE ÉVANGÉLIQUE AU SUD DE L'AFRIQUE. Paris (Fischbacher), 1889, in-8°, 2 vol. 432 et 402 p., fr. 15.
— Il est peu de noms africains qui soient plus connus que celui du peuple des Ba-Souto. Le pays qu'il occupe est à peine plus grand que la moitié de la Suisse et le nombre des habitants n'est que de 180,000 ;

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.